

Fiction

Number 81, Winter 2000–2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20798ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2000). Review of [Fiction]. *Nuit blanche*, (81), 9–40.

Vincent Engel
OUBLIEZ
ADAM WEINBERGER
L'instant même, Québec,
2000, 273 p. ; 29,95 \$

La thématique de la judéité est au centre des préoccupations de Vincent Engel, auteur belge issu d'une famille en partie juive polonaise. *Oubliez Adam Weinberger* constitue peut-être la réponse à la question qu'il a lui-même posée en 1991 : *Pourquoi parler d'Auschwitz ?* (Les Éperonniers, Bruxelles). Et quand Adam Weinberger dit : « Je n'ai pas le droit de parler de la souffrance des autres », on comprend que le *pourquoi* équivaut presque à un à *quoi bon*.

Avec Adam Weinberger, Vincent Engel s'efforce de réduire l'altérité de cette souffrance, et peut-être, de la faire un peu plus sienne ; jusqu'à présent, c'est dans des essais qu'il abordait le thème de la Shoah. Aujourd'hui, il y consacre un roman dont le protagoniste porte le même patronyme que ses propres aïeux, comme nous l'apprend la dédicace : « [...] À toute ma famille, Engel et Weinberger, qui, à son insu, a contribué à la construction de cette fiction. »

Le roman est divisé en deux parties, « Avant » et « Après ». Au centre du récit – au propre comme au figuré –, dans une très présente absence, est « le silence mortel des camps nazis ». Avant, il y a Adam, l'adolescent passionné qui, avec humour et [im]pertinence, se raconte à la première personne et évoque tour à tour chacun des membres de sa famille : une véritable galerie de portraits des multiples facettes du judaïsme, entre le sioniste, le rabbin et l'agnostique communiste. Le style est vif, alerte, et la formule, maniée avec art et précision : « [...] il y avait ce couple indissoluble que formaient nos

parents, [...] – indissoluble parce que le temps n'a pas son pareil pour entortiller les nœuds. » L'Adam d'après nous paraît un inconnu ; taciturne – il ne « croit plus aux mots » –, ascétique, partageant sa vie entre la médecine et les bateaux en bouteilles. Rupture de vie, rupture de style : ce sont désormais les autres qui le racontent, car lui, il a décidé de se taire.

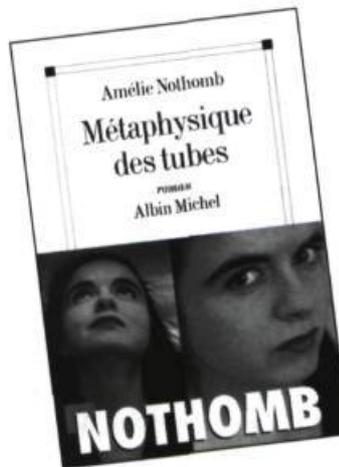
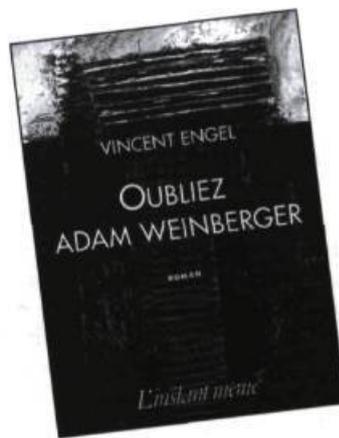
L'entreprise de Vincent Engel est intéressante : asservir la forme romanesque au fond, c'est-à-dire au propos essentiel, qui est de non-dire l'indicible de l'horreur des camps nazis, de montrer ce silence du rescapé comme une mutilation supplémentaire. Et, dans l'ensemble, Vincent Engel gagne son pari, à un bémol près : le récit aurait certainement gagné en force sans l'épilogue, où Adam nous revient à la première personne, tentant d'expliquer ce qui avait déjà été habilement suggéré par ailleurs. Cet ajout inattendu sonne comme un aveu d'impuissance, comme si l'auteur n'était pas sûr d'avoir réussi à faire passer son message.

Et pourtant Non, Monsieur Engel, nous n'oublierons pas Adam Weinberger.

Isabelle Collombat

Amélie Nothomb
MÉTAPHYSIQUE
DES TUBES
Albin Michel, Paris, 2000,
171 p. ; 24,95 \$

Si Amélie Nothomb a battu le record de « descension » du mont Fuji, ce n'est toutefois pas cet exploit sportif qui lui valut son succès. Avec un roman par an, l'excentrique Amélie s'est bâti une réputation de boulimique d'écriture, à tendance pathologico-narcissique. Dans son précédent roman, *Stupeurs et tremble-*



ments, elle narrait ses débuts dans une multinationale japonaise où elle dégringolait les échelons de la hiérarchie au lieu de les gravir, pour finir sa carrière en qualité de dame-pipi... C'est donc un voyage à rebours que nous propose la romancière belge puisque l'évocation de soi remonte cette fois aux trois premières années de sa vie. L'anorexique Amélie y évoque encore ce corps-fardeau qui n'est, somme toute, qu'un entrelacs de tuyauteries, fussent-elles présentées métaphysiquement. Point de mièvre évocation de l'enfance, période où ne se succèdent que la « déglutition, la digestion, et, en conséquence directe, l'excrétion » ; mais de désopilantes confessions. Par exemple, l'apprentissage de la lecture : « Il me parut rationnel de commencer par un *Tintin*, parce qu'il y avait des images. J'en choisis un au hasard [...]. Il me serait impossible d'expliquer ce qui se passa, mais au moment où la vache ressortit de l'usine par un robinet qui construisait des

saucisses, je m'aperçus que je savais lire. »

Mais pour la petite fille, tout n'est pas uniformément rose. Elle rêve pour son troisième anniversaire d'un éléphant en peluche ; elle aura des carpes barbotant dans un bassin... Elle apprécie le petit Hugo... « jusqu'au moment où il [passe] à l'ennemi : mon frère ». Enfin, on lui apprend l'inconcevable : son papa diplomate sera bientôt affecté ailleurs ; il lui faudra quitter ce jardin merveilleux qui est terrain de jeu et qui figure l'Éden, « son » pays le Japon, et surtout se séparer de Nishio-San la gentille gouvernante : « Je venais d'apprendre cette nouvelle horrible que tout humain apprend un jour ou l'autre : ce que tu aimes, tu vas le perdre. »

Les thèmes « nothombiens » refluent : Dieu, la mort, le suicide, la nourriture, le plaisir, le pouvoir des mots, et surtout, surtout, l'angoisse de la perte. Car *Métaphysique des tubes* est, plus que tout autre roman d'Amélie Nothomb, nostalgique : il n'y a de bonheur que dans la petite enfance ; ensuite, dit Amélie, « il ne se passe rien ». En littérature, faire parler des enfants est un défi (il n'y a guère que la comtesse de Ségur et Colette qui réussirent avant elle à conjurer l'afféterie) qu'avec son sens de la dérision et son non-conformisme Amélie Nothomb a su relever avec brio. Mieux écrit que ses précédentes « aventures », ce roman est d'une vive intelligence et d'une malice inénarrable. De loin son meilleur récit.

Armelle Datin

Peter Handke
PAR UNE NUIT OBSCURE
JE SORTIS DE MA
MAISON TRANQUILLE
Trad. de l'allemand
par G.-A. Goldschmidt
Gallimard, Paris, 2000,
194 p. ; 24,95 \$

Dans sa version française, le dernier roman de Peter Handke comble difficilement les attentes qu'il crée. Que ce



soit une question de traduction (G.-A. Goldschmidt a pourtant traduit la majorité des romans de l'auteur) ou bien l'écart entre le projet et sa réalisation, il reste que l'épopée existentielle annoncée par Handke nous laisse un peu de marbre.

L'histoire du pharmacien de Taxham possède pourtant des charmes bien à elle. Par le relais d'un narrateur à qui l'homme a raconté ses excursions dans les forêts puis aux frontières de la folie, nous assistons ici au récit d'une initiation onirique où les notions de temps et d'espace, d'identité et de réalité sont complètement déstabilisées, faisant corps avec l'indéfectible « euro-névrose » de l'écrivain. Taxham, agglomération d'Autriche où se mêlent la campagne et la ville, est en fait une porte ouverte sur l'espace imaginaire. Lors des vacances de sa femme, avec qui il entretient une relation platonique depuis plusieurs années, le pharmacien mycologue dérape subitement après un hypothétique coup sur la tête, qui pourrait tout aussi bien être le contre-coup d'une opération récente. Dès lors, les événements s'enchaîneront selon une causalité mystérieuse, reliée de façon souterraine au roman médiéval qu'il était en train de lire. En compagnie d'un poète et d'un ex-champion olympique, le pharmacien circulera dans une Europe prenant les dimensions de la Terre. Les villes rencontrées le long d'une autoroute en boucles seront donc autant australiennes ou américaines qu'européennes, et c'est une ambiance de festival et d'apocalypse mêlés qui y régnera.

Deux fois moins long que le précédent, *Mon année dans la baie de personne*, ce dernier roman paraît cependant plus laborieux, malgré son élan vers la poésie. Le piétinement narratif qui constituait en soi une intrigue redevient cette

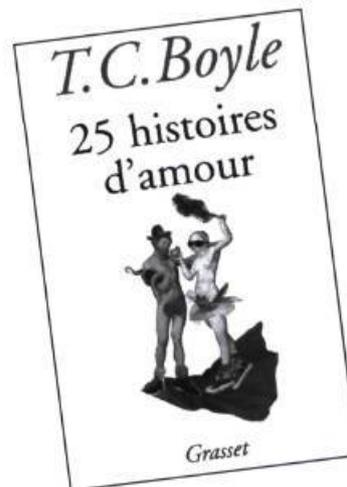
fois presque un défaut, et l'équilibre entre émotion et raison est moindre. Le thème des champignons, fascinant dans *Mon année...*, est ici moins fertile, plus près du prétexte.

Fable obscure à propos d'une culture bouillonnante au bord de son propre vide, cette œuvre agit davantage après sa lecture, alors qu'on se demande toujours quelle peut être la vérité enténébrée qu'elle tentait d'agripper. Ce qui correspond un peu à l'état final du narrateur : « Et après un long moment d'arrêt sur soi-même une dernière recette : 'N'écrivez que des histoires d'amour et d'aventures, rien d'autre !' – Quelqu'un s'en allait. Le silence se fit dans la maison. Mais il manquait encore quelque chose : je n'ai pas entendu se refermer la porte. »

Thierry Bissonnette

Paul Morin
ŒUVRES POÉTIQUES
COMPLÈTES
Presses de l'Université de
Montréal, Montréal, 2000,
635 p. ; 58 \$

Il faut savoir se réjouir de la publication des *Œuvres poétiques complètes* de Paul Morin, ce mal aimé de la critique, dont l'arrivée sur la scène littéraire québécoise, avec *Le paon d'email*, en 1911, a tant dérangé la communauté régionaliste. L'érudition savantissime, encyclopédique, du poète montréalais en a certes enthousiasmé plus d'un, mais elle lui a valu aussi d'être traité de païen sensuel et obscur par la critique (cléricale) officielle. Morin use de tous les glossaires et prend à l'évidence plaisir à exhiber le mot rare qu'il débusque sous toutes les latitudes et qu'il puise dans tous les domaines des connaissances humaines, depuis la géogra-



patience, l'intelligence, le courage et la détermination dont l'éditeur critique a fait preuve pour venir à bout, pour ainsi dire, d'une œuvre aussi dense. Et pourtant, faut-il l'avouer, malgré l'abondance et la minutie de l'appareil d'accompagnement, le lecteur, même le plus cultivé, enhardi par tant de découvertes, en redemande encore, tant la richesse lexicale de Morin défie sa compétence.

Mais la valeur de la poésie de Morin ne tient pas qu'à l'utilisation d'un vocabulaire rare employé avec pertinence. Il faut voir son sens du rythme, ses rapprochements métaphoriques inédits, ses rejets audacieux, la diversité métrique de ses vers jouxtant sa poésie strophique régulière et son usage particulier d'un clavier tonal et stylistique étendu, depuis le plus grave jusqu'au plus léger, en passant par l'ironique, le moqueur, le délicat, le bilieux, l'humoristique et le ludique, dont il tire des effets nouveaux, efficaces, saisissants. Il faudrait plus d'espace pour rendre justice à un livre aussi réussi.

Jean-Guy Hudon

T.C. Boyle
25 HISTOIRES D'AMOUR
Trad. de l'américain par
Robert Pépin et Jef Tombeur
Grasset, Paris, 2000,
443 p. ; 78 \$

Si l'on désespère du genre humain avec quelque allégresse – il y a un confort chez certains à ne voir dans les êtres et les choses que leurs côtés négatifs –, on ne sera pas rebuté, comme je l'ai été, par les deux premières nouvelles de ce T.C. Boyle. Cet étalage de machisme primaire et de misérabilisme, réaliste sans doute malheureusement, m'a remis en mémoire les impressions pénibles laissées par *Short cuts*, ce film censuré de Robert Altman d'après des nouvelles de Raymond Carver. La suite des *Histoires d'amour* de T.C. Boyle s'avale un peu mieux, même si le propos conserve toute son acidité. On ne peut s'empêcher de goûter l'effi-

phie, la philologie, l'héraldique et la musique jusqu'à la minéralogie, l'entomologie, la botanique et, notamment, la mythologie grecque et romaine, qu'il possède totalement et dont il a nourri en particulier le premier de ses trois recueils. La qualité du travail d'annotation de Jacques Michon est à cet égard stupéfiante et on ne peut que s'incliner devant la

cacité du trait qui décrit, sans aménité aucune, en les accusant plutôt, les comportements les plus excessifs, les aberrations les plus consommées qui, malgré leurs aspects invraisemblables – l'exagération pour le bonheur de l'écriture est évidente –, font référence aux tendances infantilissantes ou ridicules des sociétés actuelles sous influence américaine. Le talent de l'auteur atteint des sommets dans cette série de satires dont certaines peuvent faire rire, même si elles s'achèvent pour la plupart dans la démission des quelques personnages qui semblaient à peu près « normaux ».

Si l'on veut s'amuser aux dépens d'autrui, voilà donc le livre à choisir, mais gare à soi, personne n'est à l'abri de ce type de vivisection !

Blanche Beaulieu

**Jean Chaumely
PAULO**

Trait d'union, Montréal,
2000, 316 p. ; 24,95 \$

Paris, les années 1950 : le maçon Paul Marot, dit Paulo, est victime d'un accident bête qui aurait pu lui coûter la vie. Mais, contre toute attente, non seulement le Paulo survit-il à sa chute d'un échafaudage, mais il en revient plus futé qu'avant. À la loterie du hasard, le pue-la-sueur à gapette a tiré un numéro gagnant ! Aussi refait-il sa vie dès sa sortie de l'hôpital, séjour dont il garde certes un mauvais souvenir : « En dehors de Dora, les autres infirmières et les filles de salle sont des tarteries cradingues, à faire débander le satyre du bois de Boulogne. La graille est à gerber, le pieu rembourré avec des noyaux de pêche. Et le tutu, ah ! le tutu ! Quinze jours à la flotte, déjà, ou à des bouillons de légumes, des tisanes qui sentent la vieille paillasse. »

Inexplicable, le phénomène qui métamorphose Paul Marot en voyant transforme également sa vie : le modeste maçon rencontre Dora, une jolie infirmière, soulève les coffres-forts, fréquente les grands de

ce monde et prédit l'avenir à tous ceux qui se présentent dans son cabinet de consultation qu'il a évidemment aménagé dans un ancien troquet. Car dans l'entourage du maçon voyant, on lève le coude ! Même son greffier Duchat lape avec bonheur les gouttes sur le zinc ! Avec son pote Alphonse et ses nouveaux amiches, le neurologue Jérôme Piédelapin, le libraire Jean Tardif, le marchand de fonds Alexis Gerrade et le journaliste Bernard Louvet, Paulo se taille rapidement une place au soleil. En lisant *Paulo*, on n'a aucun doute sur les origines de l'auteur : Jean Chaumely maîtrise l'argot parisien comme un Amerloque le *slang* ! À lire, pour le plaisir des mots, des images savoureuses et la vérité des personnages.

Un drôle de bougre, le miraculé Paulo et, pour emprunter le langage de son auteur, un récit poilant ! Sans aucun doute, ce roman plaira à ceux que l'argot ne rebute pas.

Sylvie Trotter

**Pierre Ouellet
STILL
TIRS GROUPÉS
Œuvres de Michel Bricault
L'instant même, Québec,
2000, 125 p. ; 24,95 \$**

Que recouvre l'amnésie ? On aimerait croire qu'elle n'a englouti, ce qui serait déjà énorme, que le passé d'un homme. Il y aurait alors espoir que l'amnésique puisse se réapproprier ses gestes. Pierre Ouellet a trop d'audace et d'intelligence pour limiter son lecteur à ce classique pagayage à rebrousse-courant. Pourquoi le passé serait-il forcément le passé ? Pourquoi l'occupant de ce corps sans mémoire n'aurait-il pas été, au temps où il était policier, habité déjà, emporté même par un autre destin ? Peut-être l'ami, policier de son état comme l'était l'amnésique, réussira-t-il à reconstituer ce qui fut, mais peut-être le présent exigera-t-il du passé un aveu qui le dépasse. La mémoire d'un homme, en effet, n'est-elle pas,



selon la puissante expression de Ouellet, la « sage-femme de sa vie » et donc celle qui, dépassant l'enregistrement des faits, conduit l'être à l'existence ? Bien malin qui épuisera toutes les lectures qu'on peut tirer de ce roman vibrant.

Pierre Ouellet reconnaît devoir beaucoup aux acryliques de Michel Bricault. De fait, texte et ombres tremblées se relancent pour construire ensemble un univers obsédant et halluciné. L'écriture de Ouellet halète comme une panique, rebondit avant même d'avoir repris contact avec le sol, plie à ses besoins tout ce que la langue peut offrir et beaucoup plus. On est tenté d'appliquer à l'auteur une de ses plus belles expressions : ce qu'il crée avec force, c'est une *pathétique*.

Laurent Laplante

**Marie-Christine Vincent
À LA CROISÉE
DES CHEMINS
JCL, Chicoutimi, 2000,
434 p. ; 24,95 \$**

Marie-Christine Vincent est une jeune auteure d'à peine vingt ans et elle en est déjà à son deuxième roman. Pour la rédaction de *À la croisée des chemins*, elle s'est beaucoup documentée auprès des services policiers et ambulanciers.

Laurence Martin, la protagoniste, est une jeune et jolie policière qui partage son appartement avec deux amis d'enfance qui sont ambulanciers. Tous les trois traversent une période charnière de leur

vie. L'un d'eux tente de venir en aide à son jeune frère aux prises avec des problèmes de drogue. L'autre vit une aventure avec une femme mariée qu'il aimerait bien convaincre de quitter son mari. La policière tombe amoureuse de Christian, son partenaire de patrouille, un jeune homme taciturne et solitaire qui n'est pas très apprécié par la majorité de ses confrères. Laurence réussit à gagner sa confiance et il finit par lui révéler un terrible secret au sujet de son passé. Mais les événements se précipitent pour le nouveau couple qui a à affronter des situations pénibles...

Les auteurs de romans, comme la vie elle-même, réservent souvent des surprises, bonnes ou mauvaises...

Gaëtan Bélanger

**Bernard Blangenois
LE ROI DES ORTIES
Robert Laffont, Paris, 2000,
247 p. ; 36,95 \$**

Une voix différente, nourrie d'une culture proche de la nature et de ses véritables ferments, voilà ce que j'entends quand je lis Bernard Blangenois. Si j'insiste sur le « véritables », c'est que le rapport que ses personnages, les humains comme les chemins, les forêts, les montagnes, le ciel et l'eau qu'il évoque, entretiennent avec la nature n'a rien de l'émerveillement inconditionnel (conditionné ?) que se croient obligés d'exprimer les contemplateurs de maintenant, qui semblent parfois préfabriqués par les modes pour ne pas dire les injonctions des milieux « écologiques ». Les pas et les gestes des hommes et des femmes qui habitent le monde de Bernard Blangenois ne sont pas légers, on y sent la pesanteur des travaux, des peines, de la misère souvent, qu'accompagne un accord profond avec le déroulement des choses et du temps dans son imprévisibilité même. À l'inverse de bien des gens aujourd'hui que la moindre difficulté fait chanceler, ceux-là se font confiance,

font face à l'inévitable avec les moyens du moment, assumant l'entière responsabilité des décisions qu'ils prennent. La force qui se dégage d'eux nous rendrait presque courageux, si nos lectures avaient à ce point le pouvoir de nous transformer.

Lire Bernard Blangenois, c'est aussi jouir, une ligne après l'autre, d'une langue d'une richesse fabuleuse, inconnue presque complètement, dans son usage en tout cas, des auteurs minimalistes de notre génération. Le lyrisme, la couleur ambiante, le descriptif prennent-ils trop de place dans le récit, chez ce Cévenol de cœur et d'inspiration ? Oui et non. Oui, si l'on privilégie l'action, les événements, bien servis pourtant. Non, si l'on accepte de se laisser envelopper par des mots qui ont une longue histoire, mots des Cévennes, de leurs forêts, de leurs pentes à châtaigniers, de leurs saisons imprévues et violentes, des mots qui ne feront sans doute bientôt plus partie de notre savoir, de notre culture. Je préfère ce bonheur, qui ne nuit pas à l'autre, s'il le fait attendre parfois. Savoir attendre ajoute à la saveur des choses.

Blanche Beaulieu

Jean-Paul Daoust
LE DÉSERT ROSE
Stanké, Montréal, 2000,
426 p. ; 24,95 \$

Jean-Paul Daoust s'est surtout fait connaître comme poète. Récipiendaire en 1990 du Prix du gouverneur général du Canada pour son recueil *Les cendres bleues* et directeur de la revue *Estuaire*, il a publié une vingtaine d'ouvrages, principalement de la poésie. *Le désert rose* est son deuxième roman. Disons-le tout de suite, ce livre n'ajoutera pas à sa renommée.

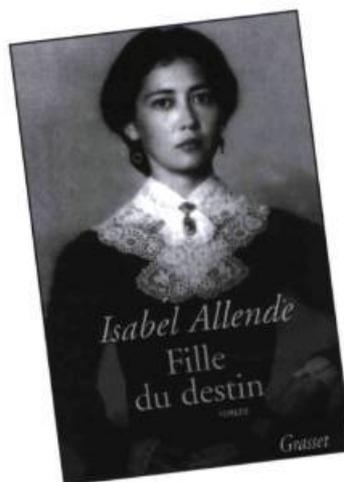
Sur sept jours, et autant de chapitres, son héros Julian traîne son ennui dans le petit milieu branché de Montréal. Entre son appartement et ses rendez-vous, il se languit pour un amant qui lui refuse son amour. Voilà son drame. Gravitent autour de lui quelques personnages falots avec qui il tue le temps. Sur 400 pages, tout ce beau monde se retrouve, se quitte, parle de tout et de rien un verre à la main. À cette chronique du temps perdu, Jean-Paul Daoust a été bien inspiré d'accoler le mot désert.

C'est en effet un suprême sentiment de vacuité qu'il nous reste de cette lecture. Malheureusement, ce n'est pas l'ennui du héros rendu perceptible qui lasse, mais l'inanité avec laquelle celui-ci nous est rapporté. Le procédé retenu par Jean-Paul Daoust pour décrire son héros par l'accumulation de détails rappelle la manière de Bret Easton Ellis dans *American Psycho*. Mais alors que chez Ellis ce procédé servait à dénoncer le matérialisme des années 1980, chez Daoust ce parti pris ne s'élève jamais à la hauteur de la critique sociale.

Le désert rose ne donne sans doute pas la mesure du talent de son auteur. Jean-Paul Daoust a un don certain pour manier la métaphore. Le poète rachète un peu le romancier. Toutefois, outre le fait que ses images ne sont pas toutes heureuses, le recours systématique à cette écriture allusive finit par distiller le sentiment que l'auteur manque d'emprise sur son sujet.

Le désert rose est l'un des trois titres – avec *Derrière le sang humain* de Robert Pelchat et *Dix petits phoques* de Jean-Paul Tapie – qui inaugurent, chez Stanké, la collection « l'Heure de sortie » consacrée à la parole homosexuelle.

Yvon Poulin



Jacques Gauthier
LE SECRET
D'HILDEGONDE
Vents d'Ouest, Hull, 2000,
167 p. ; 17,95 \$

Jacques Gauthier a déjà à son crédit plusieurs essais, récits et recueils de poésie. *Le secret d'Hildegonde* est son premier roman et il y raconte la vie d'Hildegonde de Schönau. La courte vie de cette femme se résume en fait à une quête incessante de Dieu qui eût dû faire d'elle une sainte si elle n'avait été méconnue. Même si elle n'a pas été canonisée, elle a suffisamment marqué son entourage pour que son histoire soit transmise. Au XII^e siècle, les interdits étaient nombreux, en particulier pour les femmes. Cela n'empêcha pas Hildegonde de quitter sa Germanie natale pour se rendre en pèlerinage à Jérusalem. Ayant survécu à tous les dangers rencontrés, elle parvint à retourner en Europe. Plus tard, elle réussit même à se faire

admettre dans une abbaye qu'elle avait vue en rêve.

Ayant lui-même été moine pendant quatre ans dans une abbaye cistercienne, Jacques Gauthier est bien placé pour décrire la vie monacale. Il décrit également de façon savoureuse la vie du pèlerin : « Marcher, telle était la respiration du pèlerin. Ne pas s'attarder en chemin jusqu'à Remagen. Fendre la bise qui mordait le visage. Longer la puissante artère du Rhin, miroir des âmes flottantes. Respirer l'haleine de Dieu de Coblenz à Mayence. Dormir et manger dans les monastères, sinon passer la nuit à la belle étoile ou dans les églises. »

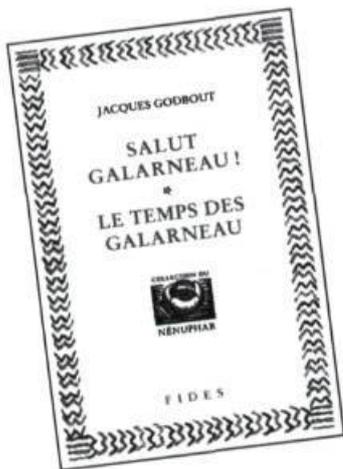
En somme, non seulement l'auteur raconte l'histoire singulière d'Hildegonde mais il donne aussi, par de nombreuses références historiques, un aperçu de la vie au Moyen Âge.

Gaétan Bélanger

Isabel Allende
FILLE DU DESTIN
Grasset, Paris, 2000,
428 p. ; 29,95 \$

Eliza, une enfant trouvée, grandit au sein d'une famille anglaise de Valparaiso dans la première moitié du XIX^e siècle. Élevée entre Rose, sa mère adoptive, et Mama Fresia, la domestique indienne, la petite fille hérite des deux cultures que lui offrent l'Ancien et le Nouveau Monde. Hélas, ni les préceptes victoriens de Miss Rose ni les avertissements de Mama Fresia ne freineront Eliza le jour où elle s'enflammera pour Joaquin Andieta. La jeune femme a seize ans, et son destin bascule.

La suite du roman raconte la longue quête qu'entreprendra Eliza à la poursuite de son amoureux parti tenter sa chance à San Francisco. Nous sommes en 1849, et la ruée vers l'or bat son plein. La Californie, terre encore vierge que les États-Unis viennent d'arracher au Mexique, est un lieu de perte. S'y côtoient des chercheurs d'or de toutes nationalités, des prostituées,



des bandits de grands chemins, des commerçants sans scrupules et, surtout, très peu de femmes honnêtes. Dans ce monde violent et sans pitié, Eliza survit déguisée en homme, sous la protection d'un médecin chinois qui la sort plus d'une fois du pétrin. Mais Andieta reste introuvable, et son souvenir finit par se confondre avec la légende du fameux Joaquin Murieta, figure emblématique du justicier sud-américain.

Fille du destin traite de l'émancipation des hommes et des femmes venus refaire leur vie en Amérique. Or, bien que les thèmes choisis par Isabel Allende soient intéressants, la facture de son ouvrage l'est un peu moins : les procédés narratifs sont convenus, le récit sans relief, le tout plutôt superficiel. *Fille du destin* constitue une lecture agréable, certes, mais décevante pour qui s'attend à mieux de la part d'une écrivaine de renommée internationale.

Louise Villemaire

Jacques Godbout
SALUT GALARNEAU !
 suivi de **LE TEMPS**
DES GALARNEAU
 Fides, Montréal, 2000,
 345 p. ; 34,95 \$

Fides a eu l'heureuse idée de réunir sous une même couverture – dans la collection « du Nénuphar » – le plus connu, sans doute, des romans de Jacques Godbout, *Salut Galarneau!* (1967), et sa suite naturelle, *Le temps des Galarneau*

(1993). Tous deux mettent en scène François, grand lecteur et auteur d'une œuvre en construction. Dans le second volet, le personnage a vieilli, il a mûri, et son objectif de « vécriture » (« Moi je veux vécrire », disait-il à la fin du premier roman) s'est quelque peu précisé : la littérature est pour lui « le vrai monologue de l'humanité ».

La présence dans les deux récits de la postmoderne auto-représentation, illustrée aussi par le frère de François, Jacques Galarneau, « écrivain professionnel » pour la télévision, incite à voir l'essayiste à l'œuvre derrière le romancier. Chez ce dernier, en effet, l'anecdote devient souvent prétexte à discussion – brève, il faut le dire – sur « l'instruction obligatoire », le bonheur, la misère dans le monde, les sociologues, les aléas des relations amoureuses, le pouvoir de l'argent, la loi sur l'immigration, la publicité télévisuelle... À côté du français standard, le romancier utilise alors la langue populaire et les jurons idoines, qui s'iraient mal à la plume de l'essayiste.

L'écriture de Godbout est par ailleurs celle du constat, direct, brut, voire brutal. François Galarneau réfléchit beaucoup, cherche à comprendre le monde, mais ne se perd pas dans les longs méandres des exposés sentimentaux ou de l'analyse intérieure. De plus, il utilise avec brio le ton de l'ironie, de l'humour et du cynisme, et on en oublie dès lors un peu le rocambolesque de certaines de ses aventures, tels son mariage blanc avec Catherine Soun et, surtout, l'épisode de l'arrestation d'Arthur, l'autre frère, qui se dit Indien et vit sous le nom de Nadja Astac. Cet Arthur, qui rappelle étrangement le personnage du film de Godbout *L'affaire Norman William*, monopolise la fin du second roman et relance les trois frères vers un devenir qui pourrait fort bien être le sujet du troisième tome de la saga des Galarneau.

Jean-Guy Hudon

Éditions Nota bene

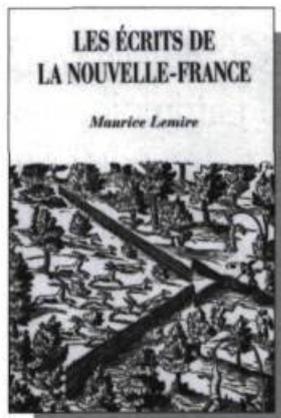


Que vaut la littérature ?
 Sous la direction de
 Denis Saint-Jacques
 375 p. 23,95 \$

Qu'en est-il de la valeur littéraire en cette époque où une crise de la littérature sans cesse dénoncée se complique des bouleversements du monde de la critique causés par l'avènement des nouvelles technologies médiatiques ?

Les « Essais littéraires » aux Éditions de l'Hexagone (1988-1993).
Radioscopie d'une collection
 Robert Dion, Anne-Marie Clément
 et Simon Fournier
 118 p. 12,95 \$

Est-ce que les « collections » mises sur pied par les éditeurs ont une fonction structurante ? Trois auteurs de l'Université du Québec à Rimouski se penchent sur la question.



Les écrits de la Nouvelle-France
 Maurice Lemire
 191 p. 11,95 \$

Pour celles et ceux qui veulent connaître les débuts héroïques de notre littérature nationale. Un petit livre simple et efficace.

ÉGALEMENT DISPONIBLES EN LIBRAIRIE

Figures de pensée, figures de discours, étude de Danielle Forget
Autour de l'argumentation, collectif dirigé par Guylaine Martel
Le bonimenteur de vues animées, par Germain Lacasse

Andrea H. Japp
LE SILENCE
DES SURVIVANTS
 Du Masque, Paris, 2000,
 305 p. ; 29,95 \$

Le cadavre de Samantha Kaplan, adolescente eurasiennne, est retrouvé par des agents du FBI. C'est le troisième meurtre qui survient en peu de temps dans les environs de Boston. Tout indique qu'il s'agit de crimes commis par un *serial killer* d'une espèce particulièrement redoutable : il se révèle d'emblée comme « un sadique organisé, méticuleux » qui aime « infliger la violence et le grotesque », c'est-à-dire faire subir à ses victimes une mort lente, douloureuse et humiliante. Contrairement à certains romans antérieurs comme *Dans l'œil de l'ange* ou *La raison des femmes*, ce n'est pas la mathématicienne Gloria Parker-Simmons qui mène l'enquête, mais l'ex-prêtre John King. Le personnage tient un peu du père Brown de Chesterton : il est devenu agent fédéral après avoir intercepté un malfaiteur dans son église ; en s'improvisant de la sorte justicier, King a senti un appel du destin : il devra servir Dieu en pourchassant les plus monstrueux criminels. Car il s'agit bien de « monstres » : le meurtrier de Samantha Kaplan supplicie ses victimes, il est explicitement décrit comme un « ça » inhumain, comme « une forme très sophistiquée et très redoutable de la peste ».

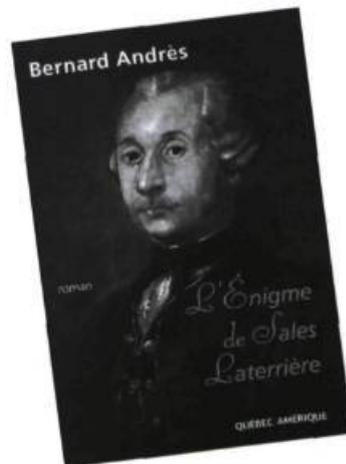
Ici, Japp s'appuie sur quelques horreurs du XX^e siècle pour amplifier le climat de violence meurtrière et soutenir quelques analogies. Isabel, née Sok Bopah, et Simon Kaplan, la mère et le grand-père de Samantha, sont les « survivants » dont il est question dans le titre. Cambodgienne, elle est une rescapée des camps des Khmers rouges. Polonais, il a survécu à sa détention dans

un camp de concentration nazi. Unis de manière indissoluble par ce passé de souffrance et de mort, Isabel et Simon décident de mener leur propre enquête. Celle-ci vise moins la résolution du crime que le surpasement de leurs bourreaux intérieurs, spectres des tourments subis autrefois. Joint à un style envoûtant, ce lien ombilical qui se tisse entre les deux personnages – Simon trouve en Isabel le prolongement de la mère forte que les nazis lui ont ravie – est la grande force du roman de Japp. Tous les lecteurs ne s'enthousiasmeront pas pour le récit de la « conversion » de King, mais *Le silence des survivants* a ce qu'il faut pour connaître le succès en librairie.

Patrick Bergeron

Bernard Andrès
L'ÉNIGME
DE SALES LATERRIÈRE
 Québec Amérique,
 Montréal, 2000,
 872 p. ; 32,95 \$

Qualifié par son auteur de « biographie » et de « récit », *L'énigme de Sales Laterrière* est plutôt, comme l'annonce l'éditeur (quatrième de couverture), un « roman historique » qui fait revivre la figure de Pierre de Sales Laterrière (1743-1815). Écarté du précept et du titre de comte par le droit d'aïnesse, ce cadet d'un second lit d'une famille de hobereaux languedociens choisit l'Amérique. Il y débarque en 1766, encouragé par l'oncle Rustan, et y devient commerçant, médecin, apothicaire, directeur des Forges du Saint-Maurice, seigneur, juge de paix, mémorialiste... Ce mondain haut en couleur, qui s'intéresse de surcroît à la franc-maçonnerie et qui a hérité l'esprit du siècle des Lumières, y connaît aussi des déboires juridiques qui lui



longueurs, même, parfois, et le lecteur éprouve alors un double sentiment : de gêne pour le romancier qui progresse lentement dans son récit et d'admiration pour le chercheur qui a consacré dix ans de sa vie à son projet de recherche « Archéologie du littéraire au Québec », d'où sont issues ces 872 pages.

Jean-Guy Hudon

Martin Amis
EAU LOURDE ET
AUTRES NOUVELLES
 Trad. de l'anglais
 par Jean-Michel Rabaté
 Gallimard, Paris, 2000,
 314 p. ; 28,95 \$

Martin Amis n'aurait pas cette imagination débridée, qu'on le soupçonnerait de faire de la provocation. Son cynisme dérangeant est, serait-on tenté de dire, légendaire ; ses personnages de fiction, qui n'ont certes jamais été des modèles de vertu, attirent moins encore la sympathie des lecteurs. L'enfant terrible des lettres anglaises, dont le père, Kingsley, fut l'un des grands écrivains britanniques d'après-guerre, a tout de même réussi à se faire un prénom. Fort de sa sulfureuse réputation, il nous revient avec *Eau lourde*, un recueil de nouvelles décapantes... où sont explorés des mondes allégoriques à peine démesurés.

Dans « L'envers du placard », le lecteur se trouve à New York, dans une société où l'homosexualité est la norme et l'hétérosexualité, l'exception ; une charge en règle contre l'intolérance mâtinée d'un humour acerbe qui ne farde aucunement la clairvoyance de l'auteur, bien avisé : « Cleve dit : J'ai lu *Les Reproducteurs*. – John détestait ce livre. Moi, je l'ai trouvé assez exact. Sur tout ce qui concerne... – Ce penchant, dit Cleve avec délicatesse. – Ce n'est pas un penchant. – Excuse-moi. Une préférence. – Ce n'est certainement pas une préférence. Tu peux me croire. – Comment tu appellerais ça ? – C'est un destin. »

valent une incarcération de trois ans comme prisonnier politique. Mais surtout, il y assume une relation amoureuse passionnée et tourmentée avec Catherine Delezenne, dont il fait sa concubine pendant plus de vingt ans, au grand dam, d'ailleurs, du clergé et des commères qui lui tiennent tout ce temps la dragée haute.

L'énigme de Sales Laterrière recrée avec force détails le contexte politico-social canadien, américain et européen de l'époque en s'appuyant sur une documentation aussi nombreuse que variée provenant d'archives juridiques, journalistiques, héraldiques, médicales, culturelles, linguistiques, iconographiques... Si l'aspect historique s'en trouve dès lors conforté, l'intérêt romanesque en subit en revanche les contrecoups. Car, nonobstant l'élégance et la précision de la plume d'Andrès, il y a des longueurs dans *L'énigme de Sales Laterrière*, beaucoup de



« Le concierge de la planète Mars » met en scène un extra-terrestre venu donner une leçon, au sens propre, à des terriens « azimutés » : « C'était quoi votre problème, ô double hélice ? [...] Le plus évident, clairement, c'est [...] l'échec de votre science. Vos Einstein et vos Bohr, vos Hawking et vos Kawabata... ils auraient été à quatre pattes, ils auraient léché le plancher, putain, dans les labos martiens ! » Si les sept autres nouvelles sont à mon sens d'inégale valeur, Martin Amis s'efforce de rester *a contrario, ex professo* il va sans dire. Car notre drôle de trublion pratique expertement le détournement de clichés et sait parfaitement saisir les paradoxes de nos sociétés. La veine est caustique, le verbe ludique ; ensemble un rien méphistophélique... On déteste ou on adore. Ça trouble ou ça ébranle. Martin Amis, on le subodore, s'en délecte.

Armelle Datin

Camille Laurens
DANS CES BRAS-LÀ
P.O.L., Paris, 2000,
276 p. ; 27,95 \$

Dans le livre qu'elle publiait en 1999, *Quelques-uns*, Camille Laurens se penchait sur le sens de mots simples, utiles, de mots fourre-tout. Dans son dernier roman, le projet n'est pas si différent : « Ce serait un livre sur les hommes, sur l'amour des hommes : objets aimés, sujets aimants, ils formeraient l'objet et le sujet du livre. » Fidèle à son intention, l'auteure pose sur le sexe opposé un regard de femme amoureuse et écrit un très beau livre sur les hommes : sur l'amour qu'elle leur porte, sur l'amour qu'ils lui rendent, l'amour qu'ils inspirent, l'amour absent... Tous y passent : le père, le grand-père, le mari, le frère, le premier

amour, l'éditeur, le lecteur, l'amant... et bien d'autres encore. Loin du discours accusateur et revendicateur de la littérature féministe, le dernier-né de Camille Laurens n'est pour autant ni complaisant, ni truffé de bons sentiments.

Véritable sémiologie de l'âme et du corps masculins, *Dans ces bras-là* fait non pas l'apologie de l'homme mais plutôt l'éloge de la différence, de l'altérité. Car ce que Camille Laurens dévoile, c'est l'autre monde, celui que la femme n'a jamais fini de découvrir. Elle y fait plusieurs constats : « Que l'homme écoute la radio beaucoup plus fort que nous. Qu'il claque les portes [...] Qu'il répugne à montrer ses émotions [...] Qu'il a peur de ne pas bander. » En fait, bien des pages regorgent d'évidences qu'on se plaît à se dire entre femmes et qu'on prend tout autant plaisir à lire !

Dans ces bras-là est un roman qu'on déguste avec lenteur. Cette prose juste et souple qui nous ravit et cette lucidité bienveillante ne sont pas sans rappeler avec bonheur celles de Christian Bobin. Avec Camille Laurens, on se souvient des grandeurs et des misères des hommes et notamment « que la sensibilité est la part la plus verrouillée d'un homme ».

Sylvie Trottier

Roland Bourneuf
LE TRAVERSIER
L'instant même, Québec,
2000, 138 p. ; 17,95 \$

Après un roman puis un remarquable recueil d'essais, Roland Bourneuf revient aux récits brefs qui ont jalonné sa vie d'écrivain. Moins préoccupé que jamais par la tension narrative ou la chute spectaculaire, il préfère encore approfondir un « genre » composite : la nouvelle méditative,



au style contemplatif, que l'on parcourt avec l'impression d'une lente traversée. C'est d'ailleurs divers passages qui occupent l'esprit des personnages de Bourneuf, dans une expérience diffuse du « seuil » où les visages empruntés par la mort et la métamorphose se multiplient. Passage d'un lieu ou d'une époque à une autre, sensation des limites, l'homme et la femme sont toujours à la croisée de chemins dont on ne sait s'ils mènent quelque part : « Des plaines à traverser pas à pas. C'est comme s'il avait une très longue marche à faire, ou bien peut-être elle s'achève, ou elle n'a pas même encore commencé. Si seulement il parvenait à saisir un fil entre tout cela... Il lui semble qu'alors il serait sauvé » (« Une trace, à peine »).

Plusieurs de ces nouvelles nous font suivre des vagabonds volontaires, poussés plus ou moins soudainement sur les routes, appelés vers des lieux où ils auront l'impression de se rencontrer davantage. Sans effort apparent, sans brusquerie, une cohérence profonde s'établit entre les textes, tant par les thèmes que par un ton fraternel et attentif au possible.

En apparence plus réaliste qu'autrefois, utilisant beaucoup la description, l'auteur contourne toutefois l'événement pour mieux creuser les intuitions, suggérer l'indicible. Il confirme ainsi les vertus spirituelles de son langage, traversant tranquillement mais sûrement le fleuve humain en direction de la postérité.

Thierry Bissonnette

Göran Tunström
UN PROSATEUR
À NEW YORK
Trad. de l'anglais
par Nancy Huston
Leméac/Actes Sud,
Montréal/Paris, 2000,
88 p. ; 14,95 \$

Explorateur inlassable des terres de l'imaginaire, ainsi que le qualifie Nancy Huston dans la préface de *Un prosateur à New York*, Göran Tunström est mort à Stockholm en février 2000. Né en 1937 dans le Värmland, en Suède, il laisse derrière lui une œuvre riche, dense et originale qui a su atteindre l'universel en ce qu'elle puise au cœur même du monde dans lequel l'écrivain a évolué. Un monde régi par des règles calvinistes qui prédisposaient davantage à la connaissance des frontières le délimitant qu'à la recherche de leur abolition afin de percer l'horizon et les secrets qu'il recèle. Fils de pasteur, l'image du père retenait l'attention d'une foule, avec la seule force des mots, a sans doute marqué la sensibilité et l'imaginaire de l'écrivain. Ses romans, dont *L'oratorio de Noël* et *Le livre d'or des gens de Sunne*, illustrent l'immense pouvoir d'évocation de cette écriture, à la fois écho d'un monde en disparition et manifestation irrévérencieuse d'une liberté entièrement assumée.

Un prosateur à New York se présente comme une longue nouvelle qui illustre bien à la fois le style et le propos de Tunström. La nouvelle met en scène un écrivain qui quitte la Suède pour échapper, comme il le dit lui-même, « à la totale absence de tintouin » qu'allait provoquer la sortie de son dernier livre. Arrivé à New York avec pour seul bagage la phrase qui serait le déclencheur de son prochain roman, « une brise légère faisait trembler les feuilles de l'arbre dans la chaleur de l'après-midi », il se met à la recherche du lieu idéal qui lui permettra de poursuivre son projet à l'abri de cette indifférence qui couronne ses efforts. Parcourant les petites annonces d'un journal en quête d'un

logement, il déniche l'endroit rêvé pour mettre son projet à exécution : le studio d'un peintre qui doit s'éloigner de New York pour quelque temps. Notre prosateur, par l'un de ces tours que seul le destin nous joue parfois, se retrouve à épouser l'identité de ce peintre méconnu et, plus encore, à connaître la célébrité du jour au lendemain sans même l'avoir cherchée. Ironie du sort qui apporte enfin le succès à qui fuit son pays justement par manque de reconnaissance en prenant, de surcroît, l'identité d'un artiste comme lui méconnu en son propre pays. *Un prosateur à New York* joue sur le registre de l'identité, et du besoin inassouvi de reconnaissance, avec une ironie décapante qui fait du bien.

Jean-Paul Beaumier

Pascal Quignard
TERRASSE À ROME
Gallimard, Paris, 2000,
168 p. ; 24,95 \$

En 1617, en Lorraine, naît Geoffroy Meaume, qui s'éteindra à Utrecht, en 1667, emmitouflé dans ses souvenirs. Entre ces deux dates, il sera graveur, spécialiste de l'eau-forte, une technique qui fera de lui, en quelque sorte, un maître des ombres. Avec délicatesse, Pascal Quignard trace le portrait de ce créateur mutilé, marqué pour la vie lorsqu'un amoureux jaloux le surprend dans les bras de sa belle et lui lance de l'acide au visage. Dès lors, fini les amourettes et bonjour l'errance. Une narration discontinuée, hachée, est mise au service de cette biographie fictive, car les multiples cassures dans la chronologie permettent à l'auteur d'insérer de nombreux détails historiques et techniques, toujours pertinents et à propos. La thématique comporte plusieurs volets : celui des amours interdites, celui des images salaces qu'on se passe sous le manteau, celui de la mémoire comme siège de la souffrance et celui des inconvénients de la laideur qui, eux, plongent le récit dans une obscurité in-



fluençant le choix des techniques employées par l'aquafor-tiste. La manière noire, méthode selon laquelle « chaque forme sur la page semble sortir de l'ombre comme un enfant du sexe de sa mère », lui permet de se maintenir en équilibre précaire sur le rebord des falaises qu'il reproduit et qui sont l'image même de son existence. Ombre et mélancolie attendent furtivement au détour des sentiers accidentés, des objets, des corps. Logé à l'enseigne du doute et parcourant les villes à la recherche d'un amour en fuite et d'une lumière insaisissable, Meaume instaure sur plaques de cuivre une harmonie tout à fait contraire à son expérience quotidienne. Mortifié, il se rit des limites grâce à des gravures audacieuses dont plusieurs seront détruites sur ordre des autorités civiles et religieuses. Un artiste doué ne suscite-t-il pas toujours la méfiance des planqués, des imposteurs nourris par l'État et des rapaces qui détiennent le pouvoir ? Plus ça change...

Daniel-Louis Beaudouin

Atiq Rahimi
TERRE ET CENDRES
Trad. du persan (Afghanistan)
par Sabrina Nouri
P.O.L, Paris, 2000,
92 p. ; 18,75 \$

Que faire quand la guerre dévaste tout sur son passage ? Comment dire à son fils que le village a été anéanti, emportant dans la mort presque tous les êtres qui lui sont chers ? *Terre et cendres* raconte la doulou-

reuse attente d'un enfant sourd et de son grand-père à qui incombe, en tant que survivant, de livrer ce terrible message.

Ce petit roman de moins de 100 pages aborde des thèmes universels : la vie, la mort, la souffrance, le temps. L'écriture, concise et juste, rend bien l'atmosphère de fébrilité qui règne en ce coin d'Afghanistan alors que sévit la guerre contre l'Union soviétique : « [...] la loi de la guerre c'est la loi du sacrifice. Dans le sacrifice, ou bien le sang est sur ta gorge, ou bien il est sur tes mains. » Affreuse alternative ! Pour redonner un sens à la vie, il

faudrait un miracle : « Il faudrait pouvoir dormir comme un nouveau-né, sans images, sans souvenirs, sans rêves. Comme un nouveau-né, reprendre la vie au commencement. »

Voilà un témoignage bouleversant de la souffrance qu'infligent les hommes aux hommes et qui nous parvient, à nous, dans la rumeur confuse des bulletins d'information. Ils sont utiles ces livres témoignages qui permettent un contact avec le cœur du sujet : des êtres en sursis, condamnés à vivre des vies réduites à la souffrance.

Sylvie Trottier

LE LOUP DE GOUTTIÈRE

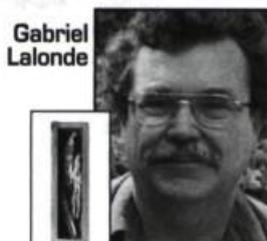
P O E S I E



Werner Lambersy



D'UN BOL
COMME IMAGE DU MONDE



Gabriel Lalonde



LES DERNIERS
MOTS D'AMOUR



Monique Laforce



DES LILAS
À CIEL OUVERT



Michel Pleau



IL ARRIVE
QUE LE CIEL TE CONSOLE

N O U V E L L E S



Anne Peyrouse



AU-DELÀ DES MURS

347, rue Saint-Paul, Québec G1K 3X1
Tél. : (418) 694-2224 Téléc. : (418) 694-2225

Frédéric Charbonneau
et Réal Ouellet
(Anthologie rassemblée
et présentée par)
**NOUVELLES FRANÇAISES
DU XVII^e SIÈCLE**
L'instant même, Québec,
2000, 300 p. ; 17,95 \$

Sous une couverture plutôt quelconque dorment quelques bijoux. Comme dans la présumée vraie vie, et comme dans cette histoire « d'un démon qui apparaît en forme de demoiselle », de Rosset, où les apparences jouent les tours que l'on imagine à trois messieurs en mal d'accouplement. Certaines des nouvelles réunies par Charbonneau et Ouellet, galantes ou historiques, facétieuses ou tragiques, auraient pu dormir encore un peu. Quelques autres valent la lecture. Parmi elles, « L'histoire de l'amante invisible », de Scarron, tirée de son *Roman comique*. Le genre d'histoire bien racontée, un rien compliquée, dont on pressent pourtant qu'elle se terminera sur une évidence (mais laquelle ? – tout l'art du conteur est de nous la laisser imaginer jusqu'à la chute). Avec en prime, ici, cette autodérision à l'endroit du genre, sous forme d'intrusions de l'auteur, dans cette tradition perpétuée jusqu'à la mise en cause contemporaine de la narration elle-même : « Ils se dirent encore cent belles choses que je ne vous dirai point, parce que je ne les sais et que je n'ai garde de vous en composer d'autres... ». C'est heureux que les compilateurs n'aient pas rajeuni le texte ni modernisé les jolies tournures. Pas trop encombrant, l'appareil de notes fourmille pourtant d'informations qui donnent le goût d'aller fouiller plus avant. Le tout est rédigé de telle manière qu'on n'y perd pas son moyen français. Autre bonne idée enfin, le glossaire et

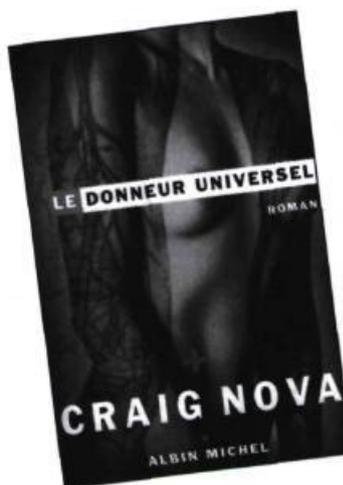
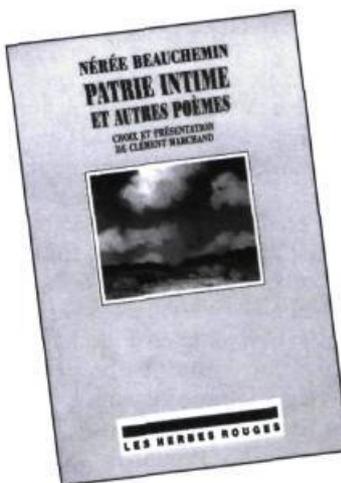
la vingtaine de pages d'extraits de textes théoriques et critiques sur la nouvelle du XVII^e siècle vue par des contemporains. Les amateurs, éclairés ou non, y trouveront ainsi leur compte, découvrant ou redécouvrant certains classiques – « La Barbe bleue » ou « Le Petit Chaperon rouge » – en plus de se voir offrir des titres moins connus. Ce qu'on se racontait alors comme histoires dans la cour des Grands !

Patrick Guay

Craig Nova
LE DONNEUR UNIVERSEL
Albin Michel, Paris, 2000,
253 p. ; 24,95 \$

Fils et petit-fils de médecin, Terry McKechnie a lui aussi prêté le serment d'Hippocrate. Depuis, il travaille aux urgences dans un hôpital de Los Angeles. Confronté tous les jours à des cas qui ne lui laissent guère le temps d'une longue réflexion, Terry se retrouve parfois en proie à un accablement moral devant son impuissance. Homme d'une grande probité, comme sa profession et ses valeurs personnelles l'exigent, il sera appelé à s'interroger sur la valeur et l'authenticité de sa promesse après avoir rencontré Virginia, la toute nouvelle épouse de Rick, un ancien compagnon de fac plutôt terne et prévisible.

L'intérêt du roman de Nova réside avant tout dans les délicats sujets qu'il aborde et dans les questions qu'il suscite. En effet, la force morale dont Terry a toujours su faire preuve faiblit après une série d'événements qui l'entraînent sur une pente dangereuse. Avec lui, d'ailleurs, nous nous interrogeons sur l'éternelle question du bien et du mal : jusqu'où peut-on aller trop loin ? à quel moment bascule-t-on dans la perfidie ? a-t-on



droit à l'erreur quand il s'agit de sauver une vie ? Voilà quelques-unes des questions auxquelles est confronté Terry, cet homme rationnel qui a toujours fait fi de ses émotions. Aux prises avec sa conscience, le jeune médecin fait le constat que nous sommes tous amenés à faire tôt ou tard : « Avec l'âge, les certitudes s'effacent ; son existence n'était plus qu'un effort continu pour

résister au chaos, même si parfois, comme maintenant, quand il était trop fatigué pour lutter, la seule chose qui le retenait d'abandonner, c'était la crainte de ce qui remplacerait cette fatigue. »

Méconnu du lectorat francophone, Craig Nova nous est chaudement recommandé, sur la quatrième de couverture, par John Irving qui a lui-même abordé un sujet semblable avec *L'œuvre de Dieu, la part du Diable*.

Sylvie Trottier

Carlene Thompson
**NOIR
COMME LE SOUVENIR**
Trad. de l'américain
par Hélène Amalric
Libre Expression, Montréal,
2000, 381 p. ; 12,95 \$

Traduit en 1991 et initialement publié dans la collection « J'ai lu », ce roman de Carlene Thompson a fait l'objet d'un projet d'adaptation cinématographique, ce qui explique sans doute cette réédition. Et c'est tant mieux pour nous, lecteurs, car ce thriller mérite d'être (re)découvert.

Caroline Webb fait partie de celles dont on dit qu'elles sont comblées par la vie : la quadragénaire mène une existence tranquille, auprès d'un mari médecin amoureux et attentif, d'un fils adolescent sympathique et d'une adorable fillette, Melinda. Mais c'est compter sans la noirceur du souvenir : celui d'une autre petite fille, la blonde et belle Hayley, assassinée vingt ans plus tôt par un pervers jamais identifié. Caroline essaie d'apaiser sa peine mais, le jour de ce qui aurait été le vingt-cinquième anniversaire de Hayley, elle trouve sur la pierre tombale saccagée de celle-ci un bouquet d'orchidées noires et un mot, tracé d'une écriture enfantine : « À Hayley, noir comme le souvenir ». Suit une série de coïncidences troublantes : une voix d'enfant morte appelle sa mère, la poupée de Hayley disparue en même temps que la petite fille réapparaît dans la maison des

Webb et une chétive enfant blonde hante l'entourage de Caroline. Bientôt, des meurtres se succèdent et, près du cercueil des victimes, toujours ce même bouquet de fleurs noires accompagné d'un mot rédigé d'une main d'écolière. Qui tente ainsi de ressusciter le passé ? Caroline est-elle en train de sombrer dans la folie ? La mère meurtrie n'aura d'autre choix que d'affronter ses fantômes, d'autant que le cercle mortel se resserre autour de Melinda... Machiavélique, cette Carlene Thompson ! Elle tisse une trame qui nous mène à une fin pathétique, d'une émotion rarement atteinte dans les romans à suspense et pourtant, ici, tout à fait logique.

Suzanne Desjardins

**Nérée Beauchemin
PATRIE INTIME
ET AUTRES POÈMES
Choix et présentation
de Clément Marchand
Les Herbes rouges,
Montréal, 2000,
112 p. ; 12,95 \$**

À partir du *Choix de poésies de Nérée Beauchemin* qu'il avait fait paraître en 1950, Clément Marchand livre aujourd'hui 51 pièces du médecin-poète de Yamachiche – curieusement, il en annonce « quarante-neuf ». Une rapide mais judicieuse et sympathique présentation évoque d'abord « Beauchemin l'oublié », avec lequel l'auteur a eu des contacts personnels. Suivent des extraits du premier recueil, *Les floraisons matutinales* (1897), puis du second, *Patrie intime* (1928), qui forment « l'œuvre brève mais quintessenciée » de l'artiste. Marchand ajoute aussi quelques « autres poèmes », postérieurs, en général, à la production livresque.

Dans ce florilège, on trouve bien sûr des textes canoniques, comme l'éponyme « Patrie intime », qui a souvent servi aux commentateurs pour décrire l'art poétique de l'auteur, et « La branche d'alisier chantant », poème d'une savante simplicité et d'une

exquise musicalité, fort représentatif du meilleur Beauchemin. On y recherche toutefois en vain « La cloche de Louisbourg », jadis réputé et volontiers cité.

Ces poèmes, pour ainsi dire d'un autre âge, chantent la nature, Dieu, les origines françaises, les travaux des champs, bref tout ce qui fait l'essence de la littérature régionaliste de l'époque. Et à l'instar de la plupart de ses contemporains, l'écrivain pratique une poésie strophique versifiée (souvent octosyllabique) où domine le quatrain. Comme le souci de la perfection formelle anime l'auteur autant que le désir de célébrer sa petite patrie, ses vers n'ont pas vieilli. Peut-on en dire autant de l'œuvre poétique des hérauts du terroir de ce temps, comme Blanche Lamontagne-Beauregard et l'ineffable Louis-Joseph Doucet, proclamé « prince des poètes canadiens-français » en février 1924... ?

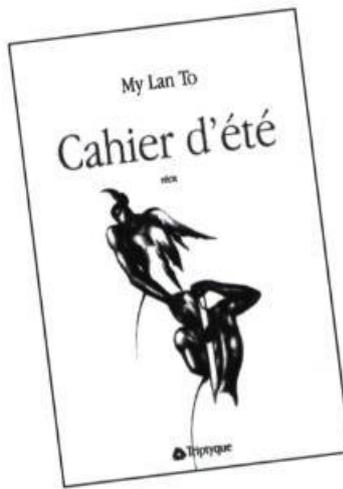
Soulignons que la nouvelle anthologie de Clément Marchand mentionne à bon droit l'incontournable et richissime édition critique des œuvres de Beauchemin qu'Armand Guillette a publiée en 1973-1974 et qu'il faudra bien un jour rééditer.

Jean-Guy Hudon

**My Lan To
CAHIER D'ÉTÉ
Triptyque, Montréal, 2000,
91 p. ; 17 \$**

« Ma convalescence se poursuit, je crains qu'elle se poursuivra toute ma vie. J'appelle ma vie convalescence, par optimisme, mais elle pourrait très bien être phase terminale ou, plus simplement, état stationnaire ou, encore plus simplement, rien du tout. » Voilà comment Gabriel perçoit sa vie à l'été de ses quinze ans.

Pendant deux longs mois, dans le chalet au bord du lac, le jeune narrateur du *Cahier d'été* entreprend un projet longtemps caressé : écrire. Ce projet, croit-il, lui permettra de mieux se connaître et de



mieux se comprendre. Tous les matins, après sa baignade matinale en solitaire, Gabriel est absorbé par l'histoire des trois personnages qu'il a imaginés. Exutoire à la confusion, le cahier à lui seul ne parvient pas à canaliser les humeurs changeantes du jeune narrateur ; de brèves mais intenses rencontres avec ses voisins, Hervé et Louis, lui font découvrir des émois inconnus. Il faudra le lent chapelet des rituels de l'été et de petits bonheurs quotidiens à préparer des repas, aider son père dans la construction d'un escalier de bois et, surtout, à observer la vivacité sereine de son jeune frère pour l'aider à se réconcilier avec lui-même. Mais, au bout du compte, c'est la lettre de son copain Porto qui le sortira de son sentiment de solitude.

My Lan To a écrit ce court récit autobiographique, qui comprend quelques superbes dessins de l'auteur, à dix-sept ans. Cette « confusion des sentiments » propre à l'adolescence est racontée avec une justesse incontestable. Mais, au-delà de cela, My Lan To a su traduire les tourments intérieurs de Gabriel dans un texte fort efficace. Loin du narcissisme un peu mièvre ou plaintif qu'on pourrait appréhender en abordant le récit d'un si jeune auteur, *Cahier d'été* révèle une « écriture ». My Lan To possède un vrai talent avec, de plus, le mérite de nous faire partager, de l'intérieur pourrait-on dire, les nombreuses vérités contradic-

toires de cet âge tourmenté qu'on lit le plus souvent sous la plume d'anciens adolescents.

Linda Amyot

**David Guterson
À L'EST
DES MONTAGNES
Trad. de l'américain
par Michèle Albaret-Maatsch
Seuil, Paris, 2000,
284 p. ; 34,95 \$**

Il y a quatre ans, *La neige tombait sur les cèdres*, adapté ensuite pour le cinéma, faisait connaître David Guterson aux lecteurs francophones. Sur fond de mort suspecte, le roman traitait de la xénophobie haineuse qui secoue, dans les années 1950, un petit village de pêcheurs de la côte Nord-Ouest américaine où vit une importante communauté d'origine japonaise. La façon dont David Guterson abordait cet épisode douloureux de l'histoire des États-Unis – après Pearl Harbor, les immigrants japonais ont été enfermés dans des camps jusqu'à la fin de la guerre – était profondément originale.

Dans *À l'est des montagnes*, David Guterson récidive avec le traitement inédit d'un sujet qui n'est pourtant pas nouveau. Un septuagénaire, Ben Givens, chirurgien cardiologue à la retraite et veuf depuis peu, apprend qu'il se meurt d'un cancer du côlon. Il décide alors, pour épargner sa famille, de se suicider en donnant à sa mort l'apparence d'un accident de chasse. Ben quitte donc Seattle pour retrouver, à l'est des montagnes, le pays des vergers de son enfance. Mais la vie lui réserve encore bien des surprises... Guterson raconte cette vie, qui se termine comme *a contrario*, sur le mode d'un roman d'apprentissage. Ben Givens ne se replie pas totalement sur ses souvenirs comme on pourrait s'y attendre. Il se lance dans un *road novel* – une carte de ses déplacements ouvre d'ailleurs le roman – où les événements et les personnages qui croisent ses derniers jours le tirent vers la vie. Au bout du compte,

malgré l'imminence implacable de la mort – on n'est tout de même pas à Disneyland ! –, c'est elle, la vie, qui aura le dernier mot. Il y a quelque chose de christique, y compris une traversée du désert, dans cette remontée intérieure du personnage échelonnée sur trois jours avec, pour toile de fond, un paysage que David Guterson, qui est né et vit toujours dans cette région des États-Unis, décrit longuement.

Mais si le lecteur suit avec curiosité les aventures du vieil homme, il reste sur sa faim quant aux motivations profondes de ses décisions. Guterson semble tenir pour acquis que le lecteur les appréhende parfaitement alors qu'on ne comprend pas vraiment pourquoi Givens veut se suicider ni pourquoi il y renonce. On reste « à l'extérieur » du personnage ; à aucun moment, on ne parvient à cerner sa psychologie intime. Autre frein au plaisir de lecture, la traduction qui connaît des ratés. Ces réserves mises à part, *À l'est des montagnes* accroche et retient le lecteur jusqu'à la dernière page.

Linda Amyot

Colleen McCullough
LA CONQUÊTE
GAULOISE

Trad. de l'anglais
par Jean-Paul Mourlon
L'Archipel, Paris, 2000,
409 p. ; 34,95 \$

Colleen McCullough est l'auteure du célèbre roman *Les oiseaux se cachent pour mourir*. Écrivaine prolifique, elle signe, avec *La Conquête gauloise*, le septième volume d'une série intitulée *Les maîtres de Rome*. Force est de constater que McCullough ne ménage pas ses efforts en matière de reconstitution historique. Très bien documenté, son livre

contient notamment des cartes, des illustrations, un glossaire de termes latins ainsi qu'une table de concordance latin-français des villes et des cours d'eau de la Gaule.

Le roman, dont l'action se situe entre les années 54 et 52 avant Jésus-Christ, couvre la période allant de la présence de César en Bretagne à la fameuse bataille d'Alésia et à la capitulation de Vercingétorix. Malheureusement, en dépit des efforts que l'auteure a déployés pour échafauder son immense édifice historico-littéraire, *La Conquête gauloise* ne passionne pas. On en arrive même à s'ennuyer d'Alexandre Dumas qui lui, au moins, avait le sens de l'intrigue. Chez McCullough, les personnages ont beau évoluer dans un contexte historique plausible, ils ne s'imposent pas assez, la romancière se contentant de les mettre en scène sans toujours parvenir à les faire vivre. Dans ces circonstances, on ne s'étonnera guère que le récit ait du mal à décoller. De surcroît, aucun bonheur d'écriture ne vient surprendre le lecteur qui finit par se lasser d'un roman sans profondeur où priment la description et le dialogue. Bref, malgré sa passion pour l'Antiquité et ses talents de chercheuse, Colleen McCullough semble avoir oublié qu'il n'est pas particulièrement avantageux, dans un roman comme le sien, de favoriser l'Histoire au détriment de l'histoire.

Louise Villemaire

Pascale Roze
LETTRE D'ÉTÉ
Albin Michel, Paris, 2000,
81 p. ; 16,95 \$

Étrange petit livre que cette *Lettre d'été* : un témoignage, une confidence, presque une confession. Pascale Roze, dont *Le chasseur zéro* fut primé en



des questions vieilles comme l'humanité. Pascale Roze fait constamment référence à sa grande connaissance de Tolstoï. En elle-même et à travers l'œuvre de l'écrivain russe, elle tente entre autres de circonscrire ce qu'apporte le travail de l'écriture.

La *Lettre d'été* se lit d'un trait mais avec lenteur. Car l'auteure fait appel à cette part de nous qui, trop souvent, demeure insondée, voire insondable, cette portion de notre existence déjà entamée par la mort qui n'est, en somme, que le revers de la vie : « La mort est en nous dans son exacte réalité dès la naissance, et chaque fois que j'écris je creuse à l'aveugle, pourtant sans me tromper, le chemin qui m'en rapproche. »

Sylvie Trottier

Camille Bouchard
DES LARMES MÊLÉES
DE CENDRES
Stanké, Montréal, 2000,
435 p. ; 29,95 \$

Après un récit dont l'action se déroulait dans l'univers sordide de la prostitution juvénile, en Thaïlande, Camille Bouchard nous propose un thriller de politique-fiction de bonne facture qui nous entraîne dans une autre partie « exotique » de la planète, le Soudan, où sévit une guerre civile et où règne encore l'esclavage. Pour apprécier pleinement cette incursion mouvementée, pleine de rebondissements, dans la folie des guerres du Tiers-Monde, le lecteur doit cependant surmonter un obstacle de taille et mettre un peu en veilleuse son esprit critique... En effet, le héros (et c'en est un vrai : courageux, téméraire, obstiné, débrouillard, et j'en passe...), Guillaume Racine, alias Lemire, est recruté par des agents secrets canadiens et américains pour tenter de repérer le plus dangereux terroriste de la planète, Shafik, alias le Serpent. Guillaume, que rien ne prédispose à cette dangereuse activité, est guide de pêche sur la Côte-Nord.

1996, donne ici dans l'intimité. Cette lettre, étrangement, elle l'adresse à un mort illustre : Léon Tolstoï : « Tu comprends pourquoi j'avais si peur de t'écrire ? Tu m'es un exemple proche, intime, du lien entre l'écrit et la mort. »

Pascale Roze parle ici d'une expérience personnelle singulière et bouleversante qui a laissé en elle un silence, une crainte, des interrogations : « Est-ce qu'on peut mourir sans savoir que l'on meurt ? » Au moment où est mis sous presse son premier roman, qui lui vaut le Goncourt en 1996, elle est victime d'une rupture d'anévrisme. Ce hiatus qu'est la perspective d'une mort proche dans le déroulement de sa vie transforme le regard qu'elle porte sur toutes choses. Il ouvre en quelque sorte une brèche dans sa conscience par laquelle s'insinuent des idées neuves en même temps que

Alors, pourquoi lui ? On sait que la principale qualité d'un limier, d'un détective ou d'un policier, c'est son flair ! Et Guillaume, du flair, il en a plus que n'importe quel Sherlock Holmes... Son odorat est si exceptionnel que l'on compte sur lui pour littéralement « renifler », comme un chien de piste, et découvrir ainsi l'insaisissable Serpent. Ce qu'il fera dès les premiers chapitres ! Une fois que le lecteur indulgent a avalé cette « hénaurme » couleuvre, il peut continuer sa lecture. Le rythme s'accélère et on est plongé dans une aventure où l'action ne manque pas, ni d'ailleurs les bons sentiments. Guillaume est un idéaliste comme on n'en fait plus, et en cela, il ressemble au personnage central du roman précédent, *Les démons de Bangkok*. On suit avec intérêt l'évolution de la relation entre Shafik et Guillaume, le second retenant les services du premier pour retrouver un ami disparu chez les esclavagistes. Camille Bouchard intègre habilement les éléments géopolitiques et l'actualité africaine à une intrigue de politique-fiction dans laquelle les magouilles, les retournements de veste, les traîtrises et divers pièges parsèment le parcours de notre vaillant Québécois. C'est à la fois divertissant et instructif. Que demander de plus ?

Norbert Spehner

Andrée Laberge
LES OISEAUX DE VERRE
 La courte échelle, Montréal,
 2000, 191 p. ; 19,95 \$

C'est un beau roman, à mi-chemin entre la Comtesse de Ségur et Nabokov. Un récit naïf et violent, à fleur de peau, difficile à commenter parce qu'il n'y a pas véritablement d'histoire à raconter : deux femmes et un homme (une psychanalyste alcoolique, une putain et un musicien) se croisent, s'aiment, se déchirent. Cette histoire d'amour et d'inceste, de sexe et de mort, n'aurait rien de très original sans la crudité des descriptions

et la vérité des personnages. Retour du refoulé : récits croisés de trois vies brisées.

Au commencement, une petite fille délurée qui grimpe aux arbres, qui aurait voulu être un merle et qui adore les histoires d'horreur que lui raconte sa grand-mère parce que les « monstres du dehors » lui font oublier « ceux qui vivent en dedans ». Cette fillette ne ressemble pas aux enfants de son âge : d'abord parce que son rapport au monde tient du « réalisme magique », ensuite parce qu'elle jette sur son entourage un regard d'une lucidité glaçante. La mort de la grand-mère, le départ du père, l'incompréhension de la mère vont faire de cette enfant légère et confiante une adulte désenchantée et nihiliste. Elle se prostitue. Un soir, elle suit le musicien et se met à l'aimer compulsivement, parce qu'il a les yeux gris comme son père. Elle dénie sa stérilité, veut un enfant, obstinément, lui s'y refuse ; on apprend qu'il a déjà été père, qu'il a abandonné femme et enfant, qu'il a couché avec sa fille et qu'enceinte de lui elle s'est pendue. Entre la putain et le musicien, un troisième personnage, tout aussi défait, cherche sa place : psychanalyste, alcoolique, incapable d'assumer son homosexualité, elle se meurt d'amour, en silence, pour son amie la putain. C'est elle qui portera l'enfant désiré. Mais il est déjà trop tard.

Ce premier roman d'Andrée Laberge est écrit avec minutie, comme on pratique une autopsie. L'auteure se sert de l'écriture comme d'un scalpel, elle fouille, creuse les mots jusqu'à trouver la chose, la nature concrète du réel sans apprêt. Ses personnages disent « je ». Leurs récits se suivent, se mêlent, s'inscrivent dans le présent, reviennent sur le passé, sans rupture marquée, comme un lâcher de mémoire. Peu importe qui parle, c'est du pareil au même : ça parle. Ils disent la même chose, leur mal d'amour. Tous les destins brisés se ressemblent un peu.

Christine Zahar

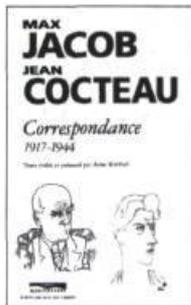


ÉCRITS DES HAUTES-TERRES

TOUT UN VERTIGE



STÉPHANE-ALBERT BOULAIS
BLISSE –
LE CYCLE DE
L'INSTRUIT
 (contes)



ANNE KIMBAL
MAX JACOB –
JEAN COCTEAU
 (Écrits intimes)



JEAN-YVES ROY
LA FUNAMBULE
 (poésie)



MARITÉ VILLENEUVE
PAYS D'ÉPAULE
ET DE MOUSSE
 (Poésie)

LA MAISON DE LA POÉSIE, DES CONTES,
 DES LÉGENDES, DES FABLES ET DES ÉCRITS INTIMES

VOYEZ TOUS LES DÉTAILS DANS NOTRE SITE WEB.

www.hautes-terres.qc.ca

Hélène Dorion

PORTRAITS DE MERS
Clepsydre/La Différence,
Paris, 2000, 121 p. ; 19,95 \$

Dans ce recueil, les quatre éléments halètent, soupirent, frissonnent, se répondent : la terre, le feu, l'air, et l'eau, ubiquitaire, charnelle, intime comme le suggère le titre du recueil. Le portrait convie ici à la contemplation, à la méditation aussi, féconde néanmoins : « L'eau serait-elle ce trop de ciel / penché sur la terre, qui s'y ploie / comme fusionnent corps et âme / en l'ultime feu, ce trop de vie / jetée sur la vie, usant les jours / et dévorant les semences ? ». La mer comme une matrice, « telle est ma demeure et telle, ma destinée ». Musicalité rime toujours ici avec littéralité.

Aux éléments constitutifs de tous les corps s'agrége le temps, celui qui passe, fuit ou s'immobilise. « L'horloge de l'aube » tourne, retourné le sablier ; bientôt d'autres voyages, d'autres rivages. Mais « *Ex perfectio nihil fit* », « à partir de ce qui est parfait, rien ne devient » : Hélène Dorion renvoie subtilement à la sagesse des Anciens. Le voyage est moins initiatique que fondateur, sybaritique, quand « s'amarrent à l'obscur nos paupières épuisées ».

L'appariement entre des mots légers, éthérés presque (déploiement, onde, lueur) et des verbes terriens, physiques (laboure, défrichent, fauche), ajoute à la sensation de communion des éléments, à leur anastomose. Ça vient du ventre, c'est sensuel, tour à tour tendre – « l'âme effleure l'aube » – et ardent – « m'embrace, et de clarté m'encercle ». Si tant est qu'on puisse comparer roman et poésie, j'oserais faire un parallèle avec l'écriture poétique d'Hélène Cixous dans *Le livre de Prométhéa*, où le terrestre, le viscéral, se mêle sans mani-

chéisme à l'aérien, au fluide ; cette assertion n'est rien moins qu'apologétique sous ma plume mais *Portraits de mers* n'est rien moins qu'irrésistible ; on s'abandonne au vertige des mots sans sédition. C'est si coruscant, un « ciel [qui] sculpte le silence ».

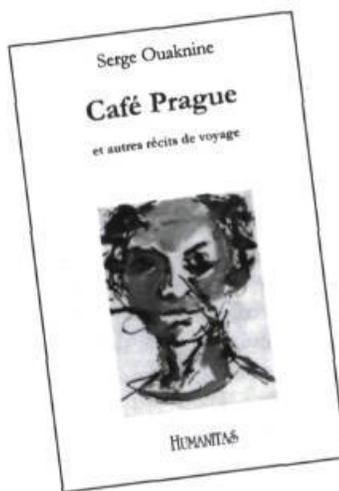
Armelle Datin

Serge Ouaknine
**CAFÉ PRAGUE ET AUTRES
RÉCITS DE VOYAGE**
Humanitas, Brossard, 2000,
130 p. ; 18,95 \$

« Là-dedans, on mange des saucisses et des laitages. Ce n'est pas *casher*, me dis-je. Comment osent-ils ? Et puis manger là ! Une cafétéria à Auschwitz ! Le monde est un spectacle et l'horreur a ses touristes. » Serge Ouaknine n'est pas un touriste ; c'est un voyageur. Mais ses voyages suivent l'itinéraire singulier de son parcours d'artiste et d'enfant de la diaspora juive.

Né à Rabat au Maroc, Ouaknine poursuit des études en arts décoratifs avant de séjourner deux ans en Pologne où il devient un collaborateur de Jerzy Grotowski, homme de théâtre réputé et avant-gardiste. En 1977, Ouaknine s'installe au Québec ; il enseigne au département de théâtre de l'Université du Québec à Montréal.

De Jerzy Grotowski, du Maroc, du théâtre, du destin et de l'héritage juifs, il est fortement question dans les douze nouvelles – onze en vérité puisque le premier texte, « La quête du lieu », est davantage une introduction au recueil tout entier. Ouaknine nous invite à le suivre à travers les Amériques, l'Europe, le Moyen-Orient et le Maroc pour revenir, encore et toujours, au Jérusalem biblique ou moderne, réel ou symbolique. Même au cœur de la pampa argentine ou au-dessus du



Stephen King
**LA PETITE FILLE QUI
AIMAIT TOM GORDON**
Trad. de l'américain
par François Lasquin
Albin Michel, Paris, 2000,
331 p. ; 29,95 \$

Stephen King est un écrivain très surprenant. En mars 2000, *Riding the bullet* (un récit de 66 pages) est paru directement dans Internet et plusieurs sites Web ont été envahis par les admirateurs du maître de l'Horreur. Quelques mois plus tard, c'est *La petite fille qui aimait Tom Gordon* qui est édité. Comment King procède-t-il ? On sait qu'il travaille sur plusieurs livres à la fois, et que les délais de traduction sont de plus en plus courts : une année maximum entre l'édition américaine et l'édition française.

Suivant *Sac d'os* (Albin Michel, 1999), ce dernier roman plus condensé de notre prolifique auteur est divisé en neuf « manches » comme un match de baseball, au lieu de l'être en chapitres traditionnels. Trisha McFarland, jeune fille de neuf ans dont les parents sont divorcés, se perd malencontreusement – malgré la présence de sa mère ainsi que de son frère – en forêt au cours d'une randonnée. Après de vains essais pour se repérer, elle constate avec stupeur qu'elle est totalement désorientée. Et, de plus, une voix intérieure perverse la perturbe souvent par des arguments négatifs sur ses chances de survie. Ce procédé narratif n'est pas sans rappeler le roman *Jessie* (Albin Michel, 1993) du même auteur. *L'horreur*, dans son ultime acception, va donc s'acharner sur notre jeune héroïne et la « nature » représenter tout autre chose qu'une simple excursion dans une forêt du Maine traversée par la Piste des Appalaches. C'est, en grande partie, un simple baladeur qui va contribuer à sauver Trisha : en écoutant les matchs de baseball dans lesquels évolue son héros Tom Gordon – lanceur étoile des Red Sox – qu'elle évoque constamment durant son errance, elle par-

désert californien, le sort d'Israël et de ses enfants marque les pensées du narrateur.

Selon l'heure ou ses goûts, le lecteur appréciera les rencontres fortuites auxquelles nous convie Ouaknine avec quelques-uns de ces êtres anonymes qui nous forcent toutefois à regarder la vie autrement. L'auteur possède une grande qualité : la compassion pour ces personnages aux profondes cicatrices et d'une grande dignité qu'il sait nous faire partager. Dans cette veine, « Une lumière dans la brume », « Bertha de Los Angeles » et le récit-titre, « Café Prague » sont exemplaires. D'autres récits s'apparentent davantage à une observation et à une réflexion sur les lieux visités, s'adressent moins à l'émotion et demandent une lecture plus attentive. Parmi eux, « Les vacances à Auschwitz », « Le silence des portes maghrébines » et « Venise, la lépreuse du temps » sont les plus remarquables.

Linda Amyot

vient à conserver son équilibre mental. Il y a de plus étranges dimensions à découvrir dans ce roman assez percutant, dans lequel le fantastique occupe une bien curieuse place...

Gilles Côté

Hubert Nyssen
QUAND TU SERAS
À PROUST,
LA GUERRE SERA FINIE
Leméac/Actes Sud,
Montréal/Arles, 2000,
559 p. ; 35,95 \$

Hubert Nyssen est connu pour être un éditeur inventif. Fondateur d'Actes Sud, c'est lui qui fit découvrir aux lecteurs francophones Nina Berberova et Paul Auster. Moins éprouvée est son œuvre romanesque ; *Quand tu seras à Proust, la guerre sera finie* est pourtant son onzième roman. Il est dédié à Nancy Huston. Le titre insolite intrigue d'emblée le lecteur que Nyssen renseigne dès les premières pages : la Seconde Guerre mondiale fait rage ; le jeune Cyril Trucheman, qui a trouvé refuge chez un médecin de Valenciennes, reçoit régulièrement la visite de son professeur : « Tiens, lis ça mon ami, [...] et consacre à ces ouvrages le temps dont maintenant tu disposes par force. [...] À ce train-là, avait lancé Molinari avant de quitter la mansarde où Trucheman rongait son frein, tu verras... quand tu seras à Proust, la guerre sera finie. »

Le roman n'est pas ouvertement un livre de mémoires ; nonobstant, à mesure que l'on avance dans la lecture, l'impression s'amplifie qu'il y a comme le bilan d'une vie, un récit à tonalité autobiographique empreint de fatum, sinon peuplé de mânes et de parques. Le héros, Paul Leleu, est éditeur, et comme Nyssen, il vient de quitter sa maison d'édition pour se retirer dans un village. Il prend la résolution de rédiger ce qu'il

nomme une « épître » en douze chapitres (qui portent chacun le nom d'un mois), ou le parcours de sa propre vie habitée de passions, pour « des femmes, des livres, des villes et des arbres ». Et si Leleu n'était qu'un prête-nom ? Trop de correspondances troublantes émaillent le discours, et Nyssen de citer, d'ailleurs, un passage de *Souvenirs pieux* de Marguerite Yourcenar : « Il y a du miracle dans toute coïncidence ». Leleu-Nyssen cite ainsi ses auteurs fétiches, évoque ses passions littéraires, ressasse ses obsessions de romancier ou d'éditeur, et pleure sur un amour enfui... On a dit de Nyssen qu'il fut un artisan éditeur, qu'il réinventait le papier tramé et imposa un style ; ses phrases sobrement ciselées portent elles aussi la signature d'un façonnier exigeant. Le propos est volontiers nostalgique, émouvant toujours, lucide toutefois ; mais bientôt l'affliction étreindra le lecteur, un rien désorienté qui ne plus saura où s'arrête la fiction, où commence la vérité. La composition aura donc le dernier mot dans ce roman vespéral : « Alors commença pour l'éditeur à la retraite une période d'adaptation. C'était la dernière étape de sa vie. Il la souhaitait longue, il la craignait brève. »

Armelle Datin

Sylvie Massicotte
LE CRI DES
COQUILLAGES
L'instant même, Québec,
2000, 120 p. ; 16,95 \$

Avec *Le cri des coquillages*, Sylvie Massicotte publie, après *L'œil de verre* (1993) et *Voyages et autres déplacements* (1995), son troisième recueil de nouvelles aux éditions de L'instant même. Vingt-trois textes bien tassés – dont sept seulement déjà parus – qui, pour la majorité, proposent un univers contrasté où le rythme



de l'écriture, le ton et les thèmes abordés s'opposent pour mieux frapper l'imaginaire.

Des textes courts et concis – plusieurs ne comptent que deux pages, le plus long onze – et des phrases à l'avenant : l'écriture de Sylvie Massicotte respire vite, parfois de façon saccadée, mais le plus souvent énergique. On est d'abord entraîné par le rythme vif et alerte de l'auteure qui a également écrit pour la jeunesse, la photographie et le cinéma en plus d'être parolière de chansons pour Dan Bigras et Luce Dufault, entre autres. Mais bientôt, dans bon nombre de nouvelles, une sorte de tension, née du contraste entre ce rythme vigoureux, le ton grave et la profondeur des récits, s'installe et perdure.

C'est que ce qu'on y raconte est tout sauf léger. Le narrateur, tour à tour personnage adulte, enfant ou adolescent, est confronté à ces moments charnières où le quotidien bascule dans le difficile, le complexe ou même l'insoutenable : avortement (« L'ange ou la bête »), pédophilie (« Le corridor »), mort (« Désert désordre », « Rester là »), crises d'identité et difficultés de vivre (« L'inaptitude », « Le cri des coquillages », « Démuni »), méandres des liens amoureux ou familiaux (« Les trésors », « La cabane », « Marie », « Maria », « De rien du tout », « L'ours »). Dans quelques nouvelles, toutefois, Sylvie Massicotte opte pour un ton ironique frôlant parfois le dérisoire ou mêlé d'une certaine tristesse. Le résultat est plus inégal. Si certaines font sourire (« La bouchée », « L'ar-

rivée »), la chute de quelques autres tombe dans la facilité (« Marcil ou moi ») et même dans le cliché (« La saison »).

Peut-être est-ce la juxtaposition de textes graves, tous excellents, et de textes plus légers qui rend ces derniers agaçants ? *Le cri des coquillages* est néanmoins un très bon recueil. Concentré dans une même veine, il aurait cependant gagné en force et en intensité. Les mélanges ne sont pas toujours heureux.

Linda Amyot

Yves Berger
SANTA FÉ
Grasset, Paris, 2000,
284 p. ; 29,95 \$

À Roissy, Roque, la soixantaine bien sonnée, fait une rencontre inattendue : Léa, deuxième année de médecine, majeure depuis peu, sur le point de s'embarquer pour l'Amérique dans le but de rejoindre une bonne copine à Philadelphie. Alors qu'une grève cloue les avions au sol, un dessein pour le moins extravagant germe dans la tête de Roque, projet auquel acquiescera la jeune Léa, dont le véritable prénom ne pouvait être que... Lolita !

Espèce de grand émotif naïf, prompt à défaillir, Roque est un amoureux des mots et de l'histoire. Point besoin d'être extralucide pour deviner qu'avec sa nymphette, il entreprend un voyage pour le moins risqué : un écart de presque deux générations les sépare, avec tout ce que cela comporte de dissemblances et d'incompatibilité. Un peu tard, d'ailleurs, à Chicago, dans le plus grand magasin de disques au monde, pour se poser les questions qui auraient dû surgir à Roissy (surtout lorsque la personne à séduire est adepte du hip-hop, du trip-hop, du rap et qu'elle dédaigne les hit-parades des années 1930) : « Quelle est l'efficacité d'un savoir dans la conquête d'une femme ? »

Fort bien écrit, émaillé de références cinématographiques, littéraires et de détails historiques, *Santa Fé* est un

roman prenant et souvent fort émouvant puisqu'il aborde un thème auquel, au-delà d'un certain âge, personne ne reste indifférent. Pathétique, cette histoire d'un homme plus très jeune en quête d'une jeune fille, d'une lolita, et surtout d'une jeunesse à jamais perdue dont il n'a pas su, de toute évidence, faire son deuil.

À ce « Vieux, le mot qui tue », on pourrait rétorquer sans trop risquer de se tromper : et si c'était le désir irraisonné de l'éternelle jeunesse qui précipitait la déchéance ?

Sylvie Trottier

Daniel Woodrell
CHEVAUCHÉE
AVEC LE DIABLE
Trad. de l'américain
par Dominique Mainard
Rivages, Paris, 2000,
215 p. ; 29,95 \$

La guerre de Sécession est un épisode sanglant de l'histoire des États-Unis. Guerre fratricide, comme toutes les guerres civiles, elle divisa le pays, les régions, les familles. Si, de façon générale, le roman western est un genre sur le déclin, ce conflit n'en finit toutefois pas d'inspirer les écrivains. Publié dans une collection consacrée aux « thrillers », ce roman très noir nous entraîne dans les étendues sauvages du Kansas et du Missouri. Alors que les armées régulières du Nord et du Sud s'affrontent à l'est, une autre guerre, encore plus « sale », se déroule plus à l'ouest, mettant aux prises des « irréguliers » qui ne respectent aucune convention. Le héros (un bien grand mot dans les circonstances), qui se nomme Jake « Dutch » Roedel, a seize ans. Avec son frère de sang, Jack Bull Chiles, il rejoint les rangs des « bushwackers », des rebelles sans uniforme qui massacrent sans vergogne tous ceux qui sympathisent avec le Nord. Ils font l'apprentissage d'une vie sanglante et barbare placée sous le signe de la violence la plus inhumaine. Pendant quatre ans, Jake suivra une sorte de parcours initia-

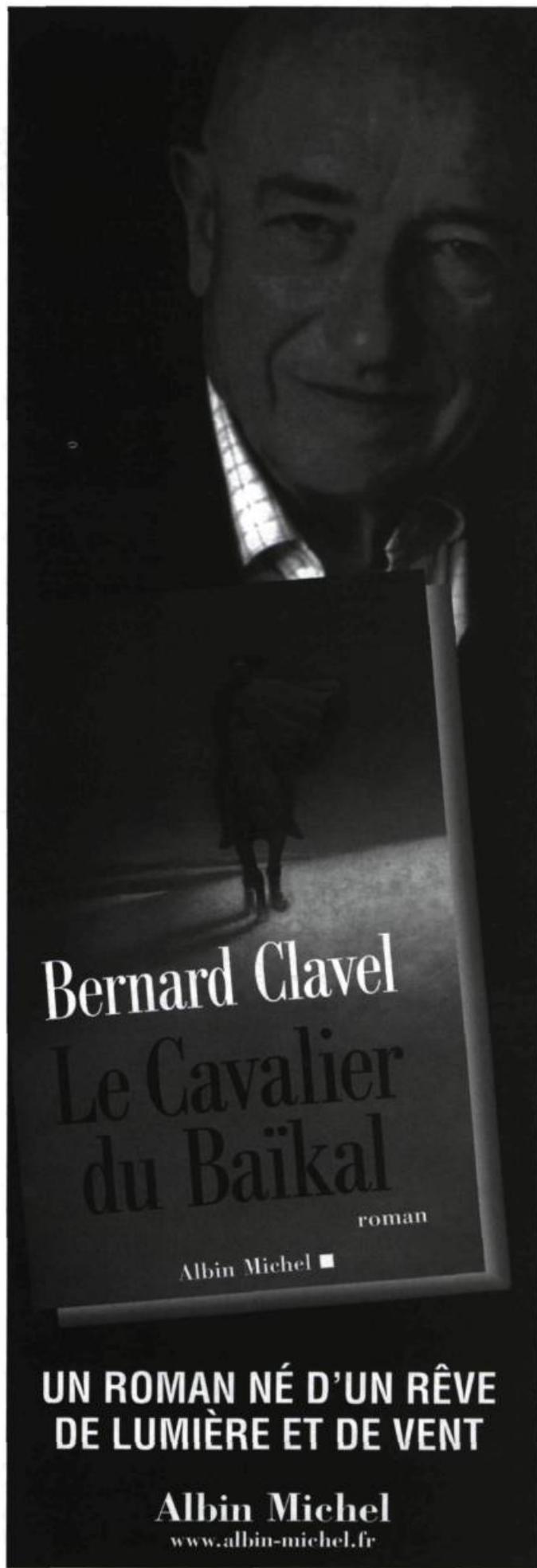
tique parsemé de tueries, de lynchages, et de mille dangers. Il découvrira, à son corps défendant, le sens des mots « loyauté », « trahison », « tolérance », se liera d'amitié avec un « nègre », lui le Sudiste raciste, et découvrira enfin l'amour et l'espoir d'une vie meilleure. Un épisode particulièrement réussi raconte un raid mené par les « guérilleros » du colonel Quantrill contre les habitants de Lawrence, au Kansas, une ville non défendue par des troupes régulières qu'ils pillèrent et incendièrent et où ils massacrèrent plus d'une centaine de civils.

Dans ce roman, Woodrell mélange adroitement les genres ; *Chevauchée avec le diable* est à la fois un récit de guerre, historique, un western, un roman noir. Le cinéaste Ang Lee l'a adapté à l'écran et en a fait un western convenable, quoique très conventionnel, et qui n'a connu que peu de succès.

Norbert Spehner

Catherine Mavrikakis
DEUILS CANNIBALES
ET MÉLANCOLIQUES
Trois, Laval, 2000,
200 p. ; 20 \$

Philippe Ariès, dans son *Essai sur l'histoire de la mort en Occident*, démontre à quel point la mort est devenue un tabou majeur. L'euphémisme est de rigueur : on parle de décès, de longs sommeils ou de dommages collatéraux (notamment durant la guerre du Golfe). Mais un mort est un mort et la narratrice de *Deuils cannibales et mélancoliques*, le premier roman de Catherine Mavrikakis, aborde la mort à sa manière, sans artifice. Cette mort toujours cruelle, toujours injuste, qui emporte nombre de ses amis, atteints du sida. Ils s'appellent tous Hervé, ils sont morts ou sur le point de mourir. Elle s'appelle Catherine et elle écrit pour eux. Parce qu'ils sont partis, que leur parole s'est éteinte, elle se doit de parler. Elle hurle sa colère à cette femme pour qui la perte



Bernard Clavel

Le Cavalier du Baïkal

roman

Albin Michel ■

UN ROMAN NÉ D'UN RÊVE
DE LUMIÈRE ET DE VENT

Albin Michel

www.albin-michel.fr

de sa maison est plus importante que la mort d'un jeune collègue de son mari ou à ses jeunes étudiants qui se fondent dans le moule que l'institution leur impose.

Écrire pour faire son deuil, pour se mettre dans la peau de ceux qui n'en ont plus. Écrire pour mettre en garde ceux qui restent et que la mort indiffère. « Je suis devenue celle par qui la mort arrive », raconte-t-elle. Entourée de gens qui meurent, elle écrit pour survivre, pour éloigner le moment de sa propre mort. « Je refuse la parole anesthésiante. La parole qui console, la parole qui pardonne », dit-elle encore. Vivre dans une société qui refuse la mort n'est pas chose aisée, surtout lorsque notre entourage se met à mourir dans l'indifférence générale. Catherine poursuit un but ultime : mettre la mort en face de la vie.

L'écriture de Mavrikakis séduit. Avec un pareil thème, il aurait été facile de tomber dans le pathos et de faire de la narratrice un personnage sans relief, trop accablée par le malheur. Pourtant, avec ce livre tout de même assez noir, le lecteur aura l'impression de mieux comprendre sa relation à la mort : « Il ne faut pas penser la mort avec nos critères de vivants... ». Un premier roman d'une force remarquable.

Régis Aubé

Denis Vaillancourt
LE PLACARD
Varia, Montréal, 2000,
193 p. 18,95 \$

L'imagination, celle que l'on appelle la folle du logis, vient « habiter » un appartement. Elle le fait progressivement. Tout commence dans un placard, où le petit Philippe l'a confinée, en même temps que ses angoisses et ses souffrances. Le père de Philippe est décédé sous ses yeux, il n'y a pas un an.

L'accident a été violent, assez pour que l'enfant enfouisse les images horribles dont il a été témoin. Si les images sont cachées, les sentiments restent bien présents. La peur d'être emporté par la mort n'importe où, à tout moment, la phobie de l'obscurité, l'inquiétude de perdre ceux qui restent ; tout ça devient le quotidien de Philippe et le suit dans le nouvel appartement que sa mère vient de trouver, au sein d'une immense propriété, mystérieusement habitée par sa seule propriétaire... Philippe lui-même, sa mère, son chat, son canari et son poisson seront les victimes de l'imagination du garçon. Cette imagination, malade des images dévastatrices laissées par la mort du père, va créer des monstres, des vrais, qui agissent et font couler le sang.

Une fiction où le héros, plus spectateur qu'acteur, reste sympathique malgré l'horreur que ses chimères génèrent.

Réjeanne Larouche

Janet Fitch
LAURIER BLANC
Trad. de l'américain
par Marie-Lise Marlière
Albin Michel, Paris, 2000,
507 p. ; 29,95 \$

Jusqu'à l'auteure de littérature pour la jeunesse, Janet Fitch avec ce premier roman pour adultes ne dément pas son attachement pour les enfants et les adolescents. *Laurier blanc* raconte la vie mouvementée de la jeune Astrid Magnussen, fille d'une poétesse qui ne la considère, en somme, que comme son prolongement, comme une espèce d'appendice de sa propre personnalité. Après le drame dont elle est témoin et qui la sépare de sa mère, Astrid entreprend la quête de son identité. Entre 13 et 18 ans, elle vit dans différents foyers d'accueil où elle fait la connaissance d'adultes et d'enfants naufragés comme elle : « Je les



portais toutes en moi, j'avais été sculptée par toutes les mains entre lesquelles j'étais passée, avec indifférence ou avec tendresse, peu importait. » La relation en miroir d'une mère et de sa fille est observée et décrite ici avec intelligence et lucidité, le tout rendu par une écriture vigoureuse dont la justesse permet d'apprécier la complexité des personnages et des situations émouvantes dans lesquelles ils se trouvent le plus souvent plongés.

Ce roman nous tient en haleine non pas comme le ferait un thriller, mais bien comme la longue confidence d'une amie : « Peut-être qu'un jour ma vie aurait un sens, à condition que je puisse en rassembler les morceaux et les réunir tous en même temps. » Comme une lentille grossissante, le regard d'Astrid sur sa courte vie nous révèle la cruauté des rapports qu'entretiennent les personnes qui ne respectent pas l'altérité. On reconnaît dans l'écriture précise et rigoureuse de Janet Fitch le souffle d'une grande auteure.

Sylvie Trottier

Serge Lamothe
LA TIERCE PERSONNE
L'instant même, Québec,
2000, 181 p. ; 22,95 \$

La tierce personne, le deuxième roman de Serge Lamothe, est la suite de *La longue portée*, paru en 1998. Cependant, nul n'est besoin d'avoir lu celui-ci pour apprécier celui-là... même si la lecture de ce dernier roman

nous donne l'envie de lire le premier. Non pas pour mieux comprendre, apprécier suffit amplement, mais plutôt pour replonger dans ce surprenant univers, ou du moins un semblable.

L'univers de Mathieu Arbour, le principal narrateur, se situe, dans l'espace, en partie au Québec et se déploie, dans le temps, des années 1960 à aujourd'hui ; les espaces inconnus s'appellent « Delaware » ou « cimetière des éléphants »... Pas de quoi faire rêver, excepté à travers les yeux d'un enfant ! *La tierce personne* n'est cependant pas un de ces romans de l'enfance qui abondent au Québec depuis Ducharme – qui n'a jamais été égalé quoiqu'on en pense. Non, ici l'enfance et le rêve sont des oasis où un narrateur cynique va adoucir un instant une gorge éraillée par le sable. Adulte, voici ce que Mathieu Arbour pense de ses propres enfants : « [Ce] sont des terroristes, des guérilleros. Mieux : ce sont des mines antipersonnel [...]. Les week-ends en famille étaient un véritable supplice. Pas étonnant que je les aie tous passés dans l'attente fébrile du lundi matin qui me voyait, enchanté et ravi, reprendre le chemin du bureau. » Et lorsqu'il re-songe à la sienne, son enfance : « Aux dires de mon frère Luc, le Delaware était une contrée lointaine, africaine ou exotique. On y élevait diverses espèces de singes rieurs, d'oiseaux de proie et de scarabées géants. »

Cette relation du narrateur avec son frère constitue la trame de fond du roman. Mais comme toute trame qui se cache derrière l'ouvrage, il aurait peut-être été préférable qu'elle s'estompe un peu plus derrière les mots et les phrases. Paradoxalement, l'histoire abracadabrante qui nous est racontée aurait très bien pu ne pas être : Serge Lamothe possède un talent suffisant pour se passer de raisons d'écrire des histoires et écrire tout simplement. On se revoit donc dans quelques jours, sinon quelques semaines, à *La longue portée*...

Karl Poulin